

Je rentrais de Florence, où j'étais allé passer une dizaine de jours, escomptant que la contemplation des inestimables témoignages de la floraison artistique qui s'y épanouit au Quattrocento contribuerait à apaiser le chagrin que m'avait causé mon amour malheureux pour Clara Stern. Mes pensées ayant là-bas, dans cette ville que j'avais parcourue en tous sens avec un tel désir de jouir de ses chefs-d'œuvre que chaque soir, de retour dans ma chambre d'hôtel, je tentais, malgré la fatigue, de prolonger mon plaisir bien au-delà de la fermeture des musées, des églises et des palais où je les avais admirés, en examinant leur reproduction sur les nombreuses cartes postales et dans les quelques catalogues dont j'avais fait l'acquisition au gré de mes visites, aspirant à ce point à me pénétrer de leur analgésique beauté qu'il n'était pas rare que je me penchasse au-dessus de certaines images muni d'un compte-fils, lequel, outre de circonscrire celui de ma vision à tel ou tel détail dont il agrandissait

l'échelle, recelait en ces moments creux, propices aux remembrances, la propriété de borner strictement le champ de ma conscience à l'instant présent, mes pensées ayant là-bas, disais-je, progressivement fini par se détacher de la jeune femme (si bien que, au terme de mon séjour, plusieurs heures, parfois même une journée entière, pouvaient s'écouler sans que son souvenir me traversât l'esprit (et, quand il le faisait malgré tout, sans que j'en conçusse aucune affliction, comme s'il eût resurgi d'un lointain passé)), je croyais en revenir parfaitement guéri, mais ma douleur s'était réveillée dès que j'avais franchi le seuil de mon appartement, de sorte qu'il m'avait paru réintégrer celle-là en même temps que celui-ci, la retrouvant en effet telle qu'elle était dix jours auparavant, tout aussi vive, tout aussi profonde, comme si, en définitive, je ne l'avais pas emportée avec moi en partant, mais l'avais laissée là – autrement dit, pour jouer sur deux acceptions distinctes de ce verbe (à savoir « négliger de prendre » et « cesser de penser »), comme si je l'avais *oubliée* à Paris, au lieu que de l'avoir *oubliée* à Florence, ainsi que je me l'étais naïvement figuré.

Mais c'est que rien ne détourne davantage de soi que le voyage, qui, tout autant qu'un déplacement spatial, marque un déplacement intérieur, une métamorphose aussi bien qu'un mouvement. Séparés des êtres que nous aimons, coupés de la plupart de nos habitudes, déchargés de toutes nos obligations, soulagés de nos tracas, plongés simultanément dans un monde nouveau qui requiert

toute notre attention, laquelle cesse alors de se porter au-dedans de nous pour ne plus s'attacher qu'aux choses du dehors, nous devenons ainsi un autre à chaque changement de lieu, un autre si oublieux de ce que nous étions encore la veille en faisant nos bagages qu'il n'est pas rare, par exemple, qu'au spectacle de tel ou tel paysage magnifique, de tel ou tel village plein de charme, nous nous surprinions à penser : « C'est ici que j'aimerais vivre désormais », comme si rien ni personne ne nous reliait à l'existence que nous venons de quitter.

Aussi mes peines de cœur étaient-elles en vérité demeurées étrangères à cette personne qui, quoiqu'elle eût toute mon apparence et toute ma sensibilité, avait admiré, éblouie jusqu'au vertige, les fresques de Masaccio sur les murs de la chapelle Brancacci de l'église Santa Maria del Carmine, les bas-reliefs de Donatello sur les ambons de l'église San Lorenzo ou bien encore les deux Vierges de Raphaël que donne à voir le Palazzo Pitti, elles étaient restées encloses dans le moi que j'avais abandonné de l'autre côté des Alpes, continuant en quelque sorte à y brûler à la manière du bec de gaz que le domestique Passepartout oublie d'éteindre dans sa chambre avant d'accompagner son maître Phileas Fogg autour du monde. Ce que j'avais interprété comme une guérison définitive de mon mal n'en avait donc été qu'une simple rémission. Et, maintenant que j'étais rendu à moi-même, à ce moi qui, à l'instar de la dépouille de ces milliardaires excentriques qui se font à leur mort perfuser de diméthyle

sulfonique, puis cryoniser, dans l'espoir d'être un jour ramenés à la vie, lorsque les progrès de la médecine le permettront, attendait entre les murs de mon appartement que mon retour le ressuscitât, maintenant ce mal me frappait de nouveau. Je lâchai la poignée de ma valise et me laissai tomber dans un fauteuil, où je demurerai plusieurs minutes, abattu comme un patient atteint d'une grave maladie auquel on aurait à l'instant annoncé que le dernier traitement n'a eu aucun effet sur son état et qu'en conséquence les seuls soins qu'on pourra désormais lui prodiguer ne seront que palliatifs.

Peu à peu, cependant, je me rassérénaï : puisque j'avais été capable d'oublier Clara Stern au cours des jours derniers, quand bien même eût-ce été dans des conditions particulières, où rien ne m'avait rappelé sa personne, il n'était pas déraisonnable de penser que j'y parviendrais de nouveau, à plus ou moins longue échéance ; pour éloigné qu'il fût de celui que j'étais maintenant, depuis mon retour à Paris, cet être quiet que j'avais été à Florence n'était autre que moi en effet, mais, si je puis dire, moi à venir ; en ce sens, plus qu'une parenthèse dans le cours de mon existence, le séjour que j'avais passé en Italie avait été un voyage dans le temps, qui m'avait par anticipation placé dans la peau de celui que je deviendrais. Je n'avais donc pas à me préoccuper – pour filer

plus avant la métaphore médicale – d'établir un nouveau protocole thérapeutique afin de combattre mon mal : par ce même processus naturel qui m'avait maintes fois vu, après les avoir pourtant aimées si éperdument que j'eusse pu donner ma vie pour elles, me déprendre en quelques semaines de toutes les femmes qui m'avaient brisé le cœur par le passé et m'en détacher au point que, aujourd'hui, je ne me souciais même plus de savoir si elles étaient encore de ce monde, celui-ci disparaîtrait de lui-même, chaque jour émoussant un peu plus l'acuité de ses élan- cements, jusqu'à les amortir définitivement.

L'amnésie, comme la mémoire, s'entretient – j'entends par là que l'oubli, à l'instar du souvenir, peut être cultivé. Nul n'a certes jamais cessé de souffrir par la seule puissance de sa volonté, et je n'étais pas à ce point ignorant du fonctionnement du psychisme humain, non plus qu'infatué de ma propre force de caractère, que je fusse persuadé de pouvoir me détacher sans peine de Clara Stern pour la simple raison que je l'avais décidé – et l'omniprésence de sa personne dans les rêves que je ferais au cours des nuits suivantes, ainsi que sa fréquente appa- rition dans mes pensées diurnes, achèverait de m'en convaincre, si besoin en eût été. Pour autant, il ne tenait qu'à moi d'agir de telle manière qu'elle revînt le moins souvent possible hanter mes esprits, en éliminant de mon

environnement tout ce qui pouvait me la rappeler – il me fallait en quelque sorte *florentiser* Paris, autrement dit le changer en une ville étrangère à la jeune femme. Je résolus par conséquent d'éviter de porter mes pas dans tous les lieux où je m'étais trouvé en sa compagnie et de rompre toute relation avec les gens qui la fréquentaient de près ou de loin ; je remis également au fond d'un placard tous les disques que nous avions écoutés ensemble, de même que tous les livres que je lui avais lus ; enfin, je m'imposai de reprendre ma vie de séducteur.

Je m'aperçus cependant bien vite que Clara Stern m'avait, si je puis dire, rendu difficile en termes de choix d'objet, en ceci que les femmes que je rencontrai alors me semblèrent, à sa comparaison, plus fades, plus ternes, plus quelconques les unes que les autres, presque insignifiantes en vérité, à telle enseigne que non seulement je ne me sentais attiré par aucune d'entre elles, mais que, au lieu de contribuer à me détacher de son souvenir, ainsi que j'escomptais qu'elles fissent, leur personne, à l'instar de cet élément que les peintres plaçaient et traitaient jadis dans leurs tableaux de façon à mettre en valeur, par contraste, un autre élément, et qu'on nomme un « repoussoir », n'avait de cesse que de m'y ramener, lui conférant même, par une sorte de cristallisation rétrospective, un éclat plus éblouissant encore, car elle ne me

paraissait alors plus uniquement parfaite en elle-même, mais aussi relativement aux autres femmes, qu'elle me semblait surpasser en tout, en beauté comme en intelligence, en esprit comme en grâce, si bien que se forma peu à peu en moi le désir de la revoir – et plus que cela même : de renouer avec elle. J'étais, au reste, tout près de céder à cette tentation, songeant de plus en plus souvent à la joindre, allant même, parfois, jusqu'à soulever le combiné de mon vieil appareil téléphonique, le gardant en main durant plusieurs minutes tout en fixant mon regard sur le cadran de son support, résistant toujours plus difficilement à l'envie d'y composer ce numéro que je connaissais par cœur et dont je voyais dans les dix chiffres la martingale du bonheur, me contraignant enfin, au prix d'un effort chaque fois plus pénible, à reposer sur son socle cette espèce de lyre de bakélite dont il me suffirait pourtant de tirer la plus monotone des mélodies – une simple tonalité, en fait – pour obtenir de ramener du passé mon Eurydice, lorsque, un soir, au cours du cocktail qu'une maison d'édition parisienne donnait dans l'un des salons de l'hôtel Lutetia pour célébrer l'attribution à l'un de ses auteurs d'un de ces nombreux prix littéraires qu'on décerne chaque année à l'automne, je rencontrai incidemment l'une de ses amies.

Or, cette Zoé Pompignac, dont j'avais repoussé les avances quelques semaines plus tôt, me rapporta que la mention de mon nom au cours d'un dîner où Clara Stern était présente n'avait suscité aucune réaction de sa part,

y compris lorsqu'on l'avait explicitement interrogée sur mon compte, comme si référence avait été faite à une personne qui lui était inconnue. « Ça m'a un peu étonnée, tu vois, continuerait la jeune femme. Je croyais que vous étiez devenus très proches. La rumeur disait même que vous étiez... inséparables », ajoutant aussitôt, avec une cruauté délibérée, dont l'exercice la vengeait de l'humiliation que je lui avais infligée en me refusant à elle, que désormais « notre amie » fréquentait assidûment un jeune cinéaste à succès, dont, continuerait-elle, soudain enivrée, au spectacle de mon visage décomposé et de mes yeux embués, par la portée inattendue de l'information qu'elle venait de me livrer, il n'était pas impossible qu'elle eût fait son amour, concluant alors ses propos par ce coup de grâce que mon état de faiblesse l'autorisait à m'administrer et qui, telle la femme de Putiphar faisant emprisonner Joseph, la laverait définitivement de l'affront que je lui avais fait subir : « En tout cas, la rumeur dit qu'ils sont... inséparables. »

Mû soudain par la volonté de faire expier à celle-ci le mal qu'elle venait à l'instant de m'infliger, mais aussi par un autre sentiment, moins conscient pour sa part, mais beaucoup plus aigu, soit le désir de me venger de Clara Stern, j'entrepris aussitôt de séduire sous les yeux mêmes de la perfide Zoé la camarade qui l'accompagnait, une jeune femme de vingt, vingt-deux ans, prénommée Amandine, dont la petite taille semblait avoir déterminé toute l'apparence, la mettant en quelque sorte en confor-

mité avec la discrétion qui lui est généralement inhérente en réduisant à leur plus simple expression la plupart des caractères propres à son sexe, ses formes (qu'elle avait menues) aussi bien que ses cheveux (qu'elle portait courts), son maquillage (dont on remarquait à peine les parcimonieuses touches), sa parure (qui se limitait en tout et pour tout à une bague, de type marquise, dont le chaton oblong était serti d'un brillant imitant le rubis), sa toilette (que composaient, dans des teintes très pâles, presque pastel, des éléments unisexes et assez larges, tels un pantalon de jean, de coupe *baggy*, et un pull-over à col roulé, ainsi que des chaussures de sport de couleur noire) et sa voix (laquelle était de faible intensité et d'un timbre assez neutre), discrétion qui l'eût celée à mon attention si, en nous présentant l'un à l'autre, on ne m'avait offert – exactement comme, se penchant dessus, on découvre les délicatesses d'une miniature, lesquelles nous fussent restées à jamais cachées si nous nous étions contentés de lui jeter un regard de loin – le loisir d'apprécier toute la joliesse de sa personne.

J'étais, me sembla-t-il, tout près de parvenir à mes fins, la petite demoiselle ayant accepté sans hésiter de quitter les lieux pour dîner avec moi, quand l'inanité de ma réaction m'apparut. En quoi, en effet, prendre une amante me vengerait-il de la blessure d'amour-propre que je venais d'éprouver en apprenant que Clara Stern avait un amant ? Non seulement ma souffrance n'en serait atténuée en aucune manière, mais la jeune femme ne s'en

trouverait nullement affectée, attendu que, de toute évidence, elle ne se souciait plus guère de ma personne.

C'est alors que germa en moi une idée autrement plus malveillante – et dont la bassesse me fait encore rougir de honte. Ayant pris brusquement congé des deux jeunes filles et regagné mon appartement, j'entrepris d'adresser une lettre à son mari, par laquelle je l'informai de l'infidélité de son épouse et, afin de le convaincre davantage de l'inconstance native de celle-ci, lui avouai qu'elle s'était donnée à moi quelques semaines plus tôt. Le dessein de ce geste était double : il s'agissait de briser le bonheur présent de mon ancienne maîtresse, soit en détruisant son mariage, soit en l'obligeant, pour sauver celui-ci, à mettre un terme à son idylle ; il recelait en outre une portée plus nihiliste, dont je pris parfaitement conscience en apposant ma signature au bas de la missive : celle de tuer en moi l'espoir de renouer avec elle, en lui donnant une raison de me haïr à tout jamais.

De fait, l'expédition de ce billet marqua symboliquement dans mon esprit la rupture définitive de mes relations avec Clara Stern. À la mélancolie vague qui caractérisait mon état ces derniers temps succéda soudain un profond abattement. Durant plusieurs jours, je ne quittai plus mon appartement. Physique aussi bien que moral, le plus extrême épuisement m'accablait, dont je ne par-

venais pas à m'extraire. Quoique mes nuits fussent interminables, je demeurais plongé dans une perpétuelle somnolence, laquelle me poussait, le matin comme l'après-midi, à m'assoupir toutes les trois ou quatre heures, comme si la mesure même d'une journée eût été trop longue pour moi et que je dusse m'accorder plusieurs pauses pour en pouvoir atteindre le terme, sans quoi je me fusse effondré de fatigue. Je m'installais parfois à mon bureau, entre deux siestes. Bien qu'alors je n'écrivisse rien, je conservais cette habitude, par laquelle je tentais de me rappeler que j'avais été écrivain ou, plus exactement, de me convaincre que je le restais malgré tout en puissance.

« Ah, putain, mais c'est pas vrai, ça ! Quelle gueule de cadavre tu as, nom de Dieu ! s'exclamerait un soir Victor Trévisé en se présentant à ma porte, ainsi qu'il lui advenait de faire de temps à autre pour me convier à passer la nuit en sa compagnie. – Ah non, Victor ! lui retournerai-je, non, pas ce soir ! » De ces nuits, qu'il qualifiait de lupercales, je connaissais en effet par avance le déroulement, immuable à quelques détails près : elles commençaient par un dîner fort copieux et plus qu'arrosé dans quelque restaurant étoilé de la rive droite, se poursuivaient par une consommation plus ou moins abusive des diverses substances, licites ou non, se présentant à l'état